

Quoi qu'il en soit de la conjecture que je viens de rapporter, l'initiation n'est presque plus qu'une vaine cérémonie : ceux qui l'ont reçue ne sont pas plus vertueux que les autres; ils violent tous les jours la promesse qu'ils ont faite de s'abstenir de la volaille, du poisson, des grenades, des fèves, et de quelques autres espèces de légumes et de fruits ¹. Plusieurs d'entre eux ont contracté cet engagement sacré, par des voies peu conformes à son objet; car, presque de nos jours, on a vu le gouvernement, pour suppléer à l'épuisement des finances, permettre d'acheter le droit de participer aux mystères ²; et depuis longtemps, des femmes de mauvaise vie ont été admises à l'initiation ³. Il viendra donc un temps où la corruption défigurera entièrement la plus sainte des associations ⁴.

¹ Porphyr. de abstin. l. 4, p. 353. Julian. orat. 5, p. 173.

² Apsin. de art. rhetor. p. 691.

³ Isæ orat. de hæred. Philoctem. p. 61. Demosth. in Neær. p. 862.

⁴ Clem. Alex. in pro-
trep. p. 19.

CHAPITRE LXIX.

Histoire du Théâtre des Grecs.

Vers ce temps-là, je terminai mes recherches sur l'art dramatique. Son origine et ses progrès ont partagé les écrivains, et élevé des prétentions parmi quelques peuples de la Grèce ¹. En compilant autant qu'il m'est possible l'esprit de cette nation éclairée, je ne dois présenter que des résultats. J'ai trouvé de la vraisemblance dans les traditions des Athéniens, et je les ai préférées.

C'est dans le sein des plaisirs tumultueux, et dans les égaremens de l'ivresse, que se forma le plus régulier et le plus sublime des arts ². Transportons-nous à trois siècles environ au-delà de celui où nous sommes.

Aux fêtes de Bacchus, solennisées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le sont aujourd'hui ³, on chantoit des hymnes enfantés dans les accès vrais ou simulés du délire poétique; je parle de ces dithyrambes, d'où s'échappent quelquefois des saillies de génie, et plus souvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentissoient aux oreilles étonnées de la multitude, des chœurs de

¹ Buleng. de théatr. lib. 1, cap. 2. Aristot. de poet. l. 2, cap. 3, p. 654.

² Athen. l. 2, cap. 3. p. 40.
³ Plut. de cupid. divit. t. 2, p. 527.

Bacchans et de Faunes, rangés autour des images obscènes qu'on portoit en triomphe¹, faisoient entendre des chansons lascives, et quelquefois immoloient des particuliers à la risée du public.

Une licence plus effrénée régnoit dans le culte que les habitans de la campagne rendoient à la même divinité; elle y régnoit sur-tout lorsqu'ils recueilloient les fruits de ses bienfaits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie et de vin, s'élançoient sur leurs chariots, s'attaquoient sur les chemins par des impromptus grossiers, se vengeoient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, et des gens riches en dévoilant leurs injustices².

Parmi les poètes qui florissoient alors, les uns chantoient les actions et les aventures des dieux et des héros³; les autres attaquoient avec malignité les vices et les ridicules des personnes. Les premiers prenoient Homère pour modèle; les seconds s'autorisoient et abusoient de son exemple. Homère, le plus tragique des poètes⁴, le modèle de tous ceux qui l'ont suivi, avoit, dans l'Illiade et l'Odyssée, perfectionné le genre héroïque; et dans le Margitès, il avoit employé la plaisante-

¹ Id. *ibid.*

² Schol. Aristoph. in nub. v. 295. Schol. in prolegom. Aristoph. p. xii. Donat. fragm. de comœd. et traged. Buleng. de theatr.

lib. I, cap. 6.

³ Aristot. de poet. cap. 4, t. 2. p. 654.

⁴ Plat. de rep. lib. 10, p. 598 et 607. Id. in Theatr. t. I, p. 152.

rie¹. Mais comme le charme de ses ouvrages dépend en grande partie, des passions et du mouvement dont'il a su les animer, les poètes qui vinrent après lui, essayèrent d'introduire dans les leurs une action capable d'émuouvoir et d'égayer les spectateurs; quelques-uns même tentèrent de produire ce double effet, et hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appelés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissoient à-la-fois les caractères de ces deux drames². Les auteurs de ces ébauches ne se sont distingués par aucune découverte; ils forment seulement dans l'histoire de l'art, une suite de noms qu'il est inutile de rappeler à la lumière, puisqu'ils ne sauroient s'y soutenir³.

On connoissoit déjà le besoin et le pouvoir de l'intérêt théâtral; les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides et ses brillantes conquêtes, devenoient imitatifs⁴; et dans les combats des jeux Pythiques, on venoit, par une loi expresse, d'ordonner aux joueurs de flûte, qui entroient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avoient précédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python⁵.

¹ Aristot. *ibid.*

² Schol. Aristoph. in proleg. p. xii. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 15, p. 260. Prid. in marm. Oxon, p. 420.

³ Suid. in *Theop.*

⁴ Aristot. probl. cap. 19, probl. 15. t. 2, p. 764.

⁵ Strab. l. 9, p. 421. Pausan. lib. 10, cap. 7, p. 813. Poll. lib. 4, cap. 10, §. 84. Prid. in marm. Oxon. p. 419.

Quelques années après ce régleme¹, Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie², parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux, l'autre sur un chariot*. Le premier attaqua les vices et les ridicules de son temps; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étoient dans le goût de ces farces indécentes et satyriques, qu'on joue encore dans quelques villes de la Grèce³; elles firent long-temps les délices des habitans de la campagne⁴. Athènes n'adopta ce spectacle qu'après qu'il eût été perfectionné en Sicile⁵.

ORIGINE ET PROGRES DE LA TRAGEDIE.

Thespis avoit vu plus d'une fois dans les fêtes, où l'on ne chantoit encore que des hymnes, un des chanteurs, monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le chœur⁶. Cet exemple lui inspira l'idée d'introduire dans ses tragédies, un acteur qui, avec de simples

¹ Marm. Oxon. epoch. 40. et 44.

² Suid. in *Thesp.* Horat. de art. poet. v. 275. Athen. lib. 2, cap. 3, p. 40.

* Susarion presenta ses premières piéces vers l'an 580 avant J. C. Quelques années après, Thespis don-

na des essais de tragédie; en 536 il fit représenter son *Alceste*.

³ Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655.

⁴ Id. ibid. cap. 3, p. 654.

⁵ Id. ibid. cap. 5, p. 656.

⁶ Poll. lib. 4, cap. 19, §. 123.

récits ménagés par intervalles, délasseroit le chœur, partageroit l'action et la rendroit plus intéressante¹. Cette heureuse innovation, jointe à d'autres libertés qu'il s'étoit données, alarma le législateur d'Athènes, plus capable que personne d'en sentir le prix et le danger. Solon proscrivit un genre où les traditions anciennes étoient altérées par des fictions. » Si nous honorons le mensonge dans nos spectacles, dit-il à Thespis, nous le retrouverons bientôt dans les engagements les plus sacrés² ».

Le goût excessif qu'on prit tout-à-coup à la ville et à la campagne pour les piéces de Thespis et de Susarion, justifia et rendit inutile la prévoyance inquiète de Solon. Les poètes, qui jusqu'alors s'étoient exercés dans les dithyrambes et dans la satire licencieuse, frappés des formes heureuses dont ces genres commençoient à se revêtir, consacrèrent leurs talens à la tragédie et à la comédie³. Bientôt on varia les sujets du premier de ces poèmes. Ceux qui ne jugent de leurs plaisirs que d'après l'habitude, s'écrioient que ces sujets étoient étrangers au culte de Bacchus⁴; les autres accoururent avec plus d'empressement aux nouvelles piéces.

Phrynichus, disciple de Thespis, préféra l'espèce de vers qui convient le mieux aux dra-

¹ Diog. Laert. l. 3, §. 56.

² Plut. in Sol. t. 1, p. 95. Diog. Laert. lib. 1, §. 59.

³ Aristot. de poet. cap.

4, t. 2, p. 655.

⁴ Plut. sympos. lib. 1, t. 2, p. 615.

mes, fit quelques autres changemens ¹, et laissa la tragédie dans l'enfance.

VIE D'ESCHYLE.

Eschyle la reçut de ses mains, enveloppée d'un vêtement grossier, le visage couvert de fausses couleurs, ou d'un masque sans caractère ², n'ayant ni grâces ni dignité dans ses mouvemens, inspirant le désir de l'intérêt qu'elle remuoit à peine, éprise encore des farces et des facéties qui avoient amusé ses premières années ³, s'exprimant quelquefois avec élégance et dignité, souvent dans un style foible, rampant, et souillé d'obscénités grossières.

Le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on peut donner à ce grand homme ⁴, avoit reçu de la nature une âme forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçoient l'austérité de son caractère ⁵. Dans les batailles de Marathon, de Salamine, et de Platée, où tant d'Athéniens se distinguèrent par leur valeur, il fit remarquer la sienne ⁶. Il s'étoit nourri, dès sa plus tendre jeunesse, de ces poètes qui, voisins des temps heroïques, concevoient d'aussi grandes idées, qu'on faisoit alors de grandes choses ⁷. L'histoire des siècles reculés offroit

¹ Suid. in *Phrin.*

² Id. in *Thesp.*

³ Aristot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655.

⁴ Philostr. vit. Apoll.

lib. 6. cap. II, p. 245.

⁵ Schol. Aristoph. in ran. v. 857.

⁶ Vit. Æschyl.

⁷ Aristoph. in ran. v. 1062.

à son imagination vive, des succès et des revers éclatans, des trônes ensanglantés, des passions impétueuses et dévorantes, des vertus sublimes, des crimes et des vengeances atroces, par-tout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

Pour mieux assurer l'effet de ces tableaux, il falloit les détacher de l'ensemble où les anciens poètes les avoient enfermés; et c'est ce qu'avoient déjà fait les auteurs des dithyrambes et des premières tragédies: mais ils avoient négligé de les rapprocher de nous. Comme on est infiniment plus frappé des malheurs dont on est témoin, que de ceux dont on entend le récit ¹, Eschyle employa toutes les ressources de la représentation théâtrale, pour ramener sous nos yeux le temps et le lieu de la scène. L'illusion devint alors une réalité.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies ²; et dans la suite, à l'exemple de Sophocle, qui venoit d'entrer dans la carrière du théâtre, il en établit un troisième ³, et quelquefois même un quatrième ⁴. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs devenoit le héros de la pièce; il attiroit à lui le principal intérêt; et comme le chœur ne

¹ Aristot. de rhet. lib. 2, cap. 8, t. 2, p. 559.

² Id. de poet. cap. 4, t. 2, p. 665. Diog. Laert. lib.

³ Æschyl. in Choeph.

v. 665. etc. v. 900, etc. Id. in Eumenid. Dacier, rem. sur la poet. d'Aristote, p. 50.

⁴ Poll. lib. 4, cap. 15, §. 110.

remplissoit plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abrèger son rôle, et peut-être ne la poussa-t-il pas assez loin ¹.

On lui reproche d'avoir admis des personnages muets. Achille après la mort de son ami, et Niobé après celle de ses enfans, se traînent sur le théâtre, et pendant plusieurs scènes y restent immobiles, la tête voilée, sans proférer une parole ²; mais s'il avoit mis des larmes dans leurs yeux, et des plaintes dans leur bouche, auroit-il produit un aussi terrible effet que par ce voile, ce silence, et cet abandon à la douleur?

Dans quelques-unes de ses pièces, l'exposition du sujet a trop d'étendue ³; dans d'autres, elle n'a pas assez de clarté ⁴: quoiqu'il pèche souvent contre les règles qu'on a depuis établies, il les a presque toutes entrevues.

On peut dire d'Eschyle, ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon: „L'épouvante marche devant lui, la tête élevée jusqu'aux cieux ⁵.” Il inspire par-tout une terreur profonde et salutaire; car il n'accable notre ame par des secousses violentes, que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre, que de faire une bassesse, et

¹ Aristoph. in ran. v. 1075.
² Aristot. de poet. cap. 4.
³ Aristoph. ibid. v. 942.
 Schol. ibid. Spanh. ibid. p. 311.

³ Æschyl. in Agam.
⁴ Aristoph. in ran. v. 1163.
⁵ Sept. contr. Theb. v. 506.

leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savoit mettre des bornes aux émotions qu'il étoit si jaloux d'exciter; il évita toujours d'ensanglanter la scène ¹, parce que ses tableaux devoient être effrayans, sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes ², et qu'il excite la pitié; soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité, qui a besoin de se communiquer aux autres, soit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût exposé sur la scène, des Phèdres et des Sthénobées; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour ³; il ne voyoit dans les différens accès de cette passion, que des foiblesses ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il vouloit qu'on fût forcé d'estimer ceux qu'on est forcé de plaindre.

Continuons à suivre les pas immenses qu'il a faits dans la carrière. Examinons la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie; c'est-à-dire la fable, les mœurs, les pensées, les paroles, le spectacle et le chant ⁴.

Ses plans sont d'une extrême simplicité. Il négligeoit ou ne connoissoit pas assez l'art de sauver les invraisemblances ⁵; de nouer et dé-

¹ Aristoph. in ran. v. 1075.
² Aristot. de poet. cap. 6, t. 2, p. 656.
³ Vit. Æschyl.
⁴ Aristoph. in ran. v. 1064. Philostr. vit. Apoll. lib. 6, cap. 11, p. 244.
⁵ Dion. Chrys. orat. 52, p. 549. Æschyl. in Agam.

nouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnoissances et par d'autres accidens imprévus¹; il n'intéresse quelquefois que par le récit des faits, et par la vivacité du dialogue²; d'autres fois, que par la force du style, ou par la terreur du spectacle³. Il paroît qu'il regardoit l'unité d'action et de temps, comme essentielle; celle de lieu, comme moins nécessaire⁴.

Le chœur, chez lui, ne se borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; il est l'appui du malheureux, le conseil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous; quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure. C'est ce que les successeurs d'Eschyle auroient dû pratiquer plus souvent, et ce qu'il n'a pas toujours pratiqué lui-même.

Le caractère et les mœurs de ses personnages sont convenables, et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à l'élevation où Homère avoit placé les siens⁵. Il se plaît à peindre des âmes vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats,

¹ Vit. Æschyl.

² Æschyl. in sept. contr. Theb.

³ Id. in suppl. et Eumen.

⁴ Id. in Eumen.

⁵ Id. in suppl. et Eumen. Trad. de M. de Pomignan, p. 481.

⁶ Dion. Chrys. orat. 32, p. 549.

plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui, telles qu'il en vouloit former pour la défense de la Grèce¹; car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perses.

Comme il tend plus à la terreur qu'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caractères il ne cherche qu'à les rendre plus féroces, sans nuire néanmoins à l'intérêt théâtral. Clytemnestre, après avoir égorgé son époux, raconte son forfait avec une dérision amère, avec l'intrepidité d'un scélérat. Ce forfait seroit horrible, s'il n'étoit pas juste à ses yeux, s'il n'étoit pas nécessaire, si, suivant les principes reçus dans les temps héroïques, le sang injustement versé ne devoit pas être lavé par le sang². Clytemnestre laisse entrevoir sa jalousie contre Cassandre, son amour pour Egisthe³; mais de si foibles ressorts n'ont pas conduit sa main. La nature et les dieux⁴ l'ont forcée à se venger. « J'annonce avec courage » ce que j'ai fait sans effroi, dit-elle au peuple⁵; il m'est égal que vous l'approuviez ou que vous le blâmiez. Voilà mon époux » sans vie; c'est moi qui l'ai tué: son sang a réjailli sur moi; je l'ai reçu avec la même avidité qu'une terre brûlée par le soleil, reçoit la rosée du ciel⁶. Il avoit immolé ma fille,

¹ Æschyl. in Prom. v.

² 178. Aristoph. in ran. v.

³ 1046, et 1073.

⁴ Æschyl. in Agam. v.

⁵ 1411.

⁶ 1371.

³ Id. ibid. v. 1445.

⁴ Id. ibid. v. 149.

⁵ Æschyl. in Agam. v.

⁶ 1411.

⁶ Æschyl. ibid. v. 1398.

« et je l'ai poignardé ; ou plutôt ce n'est pas
 « Clytemnestre ¹, c'est le démon d'Atrée, le
 « démon ordonnateur du sanglant festin de ce
 « roi ; c'est lui, dis-je, qui a pris mes traits,
 « pour venger avec plus d'éclat les enfans de
 « Thyeste. »

Cette idée deviendra plus sensible par la réflexion suivante. Au milieu des désordres et des mystères de la nature, rien ne frappoit plus Eschyle que l'étrange destinée du genre humain : dans l'homme, des crimes dont il est l'auteur, des malheurs dont il est la victime ; au dessus de lui, la vengeance céleste et l'aveugle fatalité ², dont l'une le poursuit quand il est coupable, l'autre quand il est heureux. Telle est la doctrine qu'il avoit puisée dans le commerce des sages ³, qu'il a semée dans presque toutes ses pièces, et qui tenant nos âmes dans une terreur continuelle, les avertit sans cesse de ne pas s'attirer le courroux des Dieux, de se soumettre aux coups du destin ⁴. De là ce mépris souverain qu'il témoigne pour les faux biens qui nous éblouissent, et cette force d'éloquence avec laquelle il insulte aux misères de la fortune. « O grandeurs humaines, s'écrie Cassandre avec indignation, brillantes et vaines images qu'une ombre peut obscurcir, une goutte d'eau effacer ! la prospérité

¹ Id. *ibid.* v. 1506. Trad. de M. de Pomp.

² Id. in *Prom.* v. 105 et 513.

³ Eurip. in *Alc.* v. 962.

⁴ Eschyl. in *Pers.* v. 293.

« de l'homme me fait plus de pitié que ses
 « malheurs ¹. »

De son temps on ne connoissoit pour le genre héroïque, que le ton de l'épopée, et celui du dithyrambe. Comme ils s'assortissoient à la hauteur de ses idées et de ses sentimens, Eschyle les transporta sans les affoiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthousiasme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expressions figurées des mouvemens de l'âme ; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage ² ; tout ce qui peut l'animer et le passionner. Sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les maximes se changent en images frappantes par leur beauté ou par leur singularité. Dans cette tragédie ³, qu'on pourroit appeler à juste titre l'enfantement de Mars ⁴ : « Roi des Thébains, dit un courier qu'Étéocle avoit envoyé au-devant de l'armée des Argiens, l'ennemi approche, je l'ai vu, croyez-en mon récit. »

¹ Id. in *Agam.* v. 1335.

² Vit. Eschyl. Dionys. Halic. de *prisc. script.* c. 2, t. 5, p. 423, Phrynic. ap. Phor. p. 327. Horat. de *art. poet.* v. 280.

³ Eschyl. sept. *contr. Theb.*

⁴ Aristoph. in *ran.* v. 1053. Plin. in *sympos. lib.* 7. cap. 10, t. 2, p. 715.

Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
 Epouvantent les dieux de sermens effroyables;
 Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorgier,
 Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.
 Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone 1.

Il dit d'un homme dont la prudence étoit
 consommée 2: » Il moissonne ces sages et gé-
 »néreuses résolutions qui germent dans les
 »profonds sillons de son ame *; » et ailleurs:
 »L'intelligence qui m'anime, est descendue
 »du ciel sur la terre, et me crie sans cesse:
 »N'accorde qu'une foible estime à ce qui est
 »mortel 3. » Pour avertir les peuples libres
 de veiller de bonne heure sur les démarches
 d'un citoyen dangereux par ses talens et ses
 richesses: » Gardez-vous, leur dit-il, d'éle-
 »ver un jeune lion, de le ménager quand
 »il craint encore, de lui résister quand il ne
 »craint plus rien 4. »

A travers ces lueurs éclatantes, il règne,
 dans quelques-uns de ses ouvrages, une obs-
 curité qui provient, non-seulement de son ex-
 trême précision, et de la hardiesse de ses
 figures, mais encore des termes nouveaux 5,

1 Æschyl. sept. contr.
 Theb. v. 39. Long. de subl.
 cap. 10. Traduct. de Boi-
 leau, *ibid.*

2 Æschyl. sept. coptr.
 Theb. v. 39.

* Le Scholiaste observe
 que Platon emploie la mê-
 me expression dans un en-

droit de sa République.

3 Æschyl. in Niob. ap.
 Æschyl. fragm. p. 641.

4 Aristoph. in ran. v.
 1478.

5 Dionys. Halic. de
 prisc. script. cap. 2, t. 5,
 p. 423.

dont il affecte d'enrichir ou de hérissier son
 style. Eschyle ne vouloit pas que ses héros
 s'exprimassent comme le commun des hom-
 mes; leur élocution devoit être au dessus du
 langage vulgaire 1; elle est souvent au dessus
 du langage connu: pour fortifier sa diction,
 des mots volumineux et durement construits
 des débris de quelques autres, s'élèvent du
 milieu de la phrase, comme ces tours super-
 bes qui dominent sur les remparts d'une ville.
 Je rapporte la comparaison d'Aristophane 2.

L'éloquence d'Eschyle étoit trop forte,
 pour l'assujettir aux recherches de l'élégance,
 de l'harmonie et de la correction 3; son essor,
 trop audacieux, pour ne pas l'exposer à des
 écarts et à des chûtes. C'est un style en gé-
 néral noble et sublime; en certains endroits,
 grand avec excès, et pompeux jusqu'à l'en-
 flure 4; quelquefois méconnoissable et révol-
 tant par des comparaisons ignobles 5, des
 jeux de mots puérides 6, et d'autres vices qui
 sont communs à cet auteur, avec ceux qui
 ont plus de génie que de goût. Malgré ses dé-
 fauts, il mérite un rang très distingué parmi
 les plus célèbres poètes de la Grèce.

1 Aristoph. in ran. v.
 1092.

2 *Id. ibid.* v. 1036.

3 Vit. Æschyl. Dionys.
 Halic. de compos. verb.
 cap. 22, t. 5, p. 150. Lon-
 gin. de subl. cap. 15. Schol.

Aristoph. in ran. v. 1295.

4 Quintil. lib. 10, cap.
 1, p. 632.

5 Æschyl. in Agam. v.
 330 et 875.

6 *Id. ibid.* v. 698.

Ce n'étoit pas assez que le ton imposant de ses tragédies laissât dans les âmes une forte impression de grandeur ; il falloit , pour entraîner la multitude , que toutes les parties du spectacle concourussent à produire le même effet. On étoit alors persuadé que la nature, en donnant aux anciens héros une taille avantageuse ¹, avoit gravé sur leur front une majesté qui attiroit autant le respect des peuples, que l'appareil dont ils étoient entourés. Eschyle releva ses acteurs par une chaussure très haute ² ; il couvrit leurs traits , souvent difformes , d'un masque qui en cachoit l'irrégularité ³, et les revêtit de robes traînantes et magnifiques , dont la forme étoit si décente, que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter ⁴. Les personnages subalternes eurent des masques et des vêtemens assortis à leurs rôles.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dressoit autrefois à la hâte , il obtint un théâtre ⁵ pourvu de machines , et embelli de décorations ⁶. Il y fit retentir le son de la trompette ; on y vit l'encens brûler sur les autels , les ombres

¹ Philostr. vit. Apoll. lib. 2, cap. 21 p. 73; lib. 4, cap. 16, p. 15. 2. Aul. Gell. lib. 3, cap. 10.

² Philostr. vit. Apoll. lib. 6, cap. 11, p. 245. Id. vit. Soph. lib. 1, p. 492. Lucian. de salt. §. 27, t. 2, p. 284. Vit. Æschyl. ap. Robert. p. 11.

³ Horat. de art. poet. v. 278.

⁴ Athen. lib. 1, cap. 18, p. 21.

⁵ Horat. de art. poet. v. 279.

⁶ Vitruv. in præf. lib. 7, p. 124. Vit. Æschyl. ap. Robert. p. 11. Vit. Æschyl. ap. Stanl. p. 702.

sortir du tombeau , et les Furies s'élançant du fond du Tartare. Dans une de ses pièces, ces divinités infernales parurent, pour la première fois, avec des masques où la pâleur étoit empreinte, des torches à la main, et des serpens entrelacés dans les cheveux ¹, suivies d'un nombreux cortège de spectres horribles. On dit qu'à leur aspect et à leurs rugissemens , l'effroi s'empara de toute l'assemblée ; que des femmes se délivrèrent de leur fruit avant terme ; que des enfans moururent ² ; et que les magistrats, pour prévenir de pareils accidens , ordonnèrent que le chœur ne seroit plus composé que de quinze acteurs, au lieu de cinquante ³.

Les spectateurs étonnés de l'illusion que tant d'objets nouveaux faisoient sur leur esprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brilloit dans le jeu des acteurs. Eschyle les exerçoit presque toujours lui-même : il régloit leurs pas , et leur apprenoit à rendre l'action plus sensible par des gestes nouveaux et expressifs. Son exemple les instruisoit encore mieux ; il jouoit avec eux dans ses pièces ⁴. Quelquefois il s'associoit, pour les dresser, un habile maître de chœur, nommé Téléstès. Celui-ci avoit perfectionné l'art du geste.

¹ Aristoph. in Plut. v. 423. Schol. ibid. Pausan. l. 1, c. 28, p. 68.

² Vit. Æschyl. Tome VII.

³ Poll. l. 4, c. 15, §. 110.

⁴ Athen. l. 1, c. 18, p. 21.

Dans la représentation des Sept Chefs devant Thèbes, il mit tant de vérité dans son jeu, que l'action auroit pu tenir lieu des paroles¹.

Nous avons dit qu'Eschyle avoit transporté dans la tragédie le style de l'épopée et du dithyrambe; il y fit passer aussi les modulations élevées, et le rythme impétueux de certains airs, ou *nomes*, destinés à exciter le courage²: mais il n'adopta point les innovations qui commençoient à défigurer l'ancienne musique. Son chant est plein de noblesse et de décence, toujours dans le genre diatonique³, le plus simple et le plus naturel de tous.

Faussement accusé d'avoir révélé, dans une de ses pièces, les mystères d'Eleusis, il n'échappa qu'avec peine à la fureur d'un peuple fanatique⁴. Cependant il pardonna cette injustice aux Athéniens, parce qu'il n'avoit couru risque que de la vie; mais quand il les vit couronner les pièces de ses rivaux, préférablement aux siennes: C'est au temps, dit-il, à remettre les miennes à leur place⁵; et, ayant abandonné sa patrie, il se ren-

¹ Aristot. ap. Athen. II 37.

ibid. p. 22.

² Timarch. ap. schol.

Aristoph. in ran. v. 1315.

Æschil. in Agam. v. 1162.

Mem. de l'Acad. des bell.

lett. t. 10, p. 285.

³ Plut. de mus. t. 2, p.

⁴ Aristot. de mor. l. 3,

c. 2, t. 2, p. 29. Ælian. var.

hist. lib. 5, c. 19. Clem.

Alex. strom. l. 2, c. 14, p.

461.

⁵ Athen. l. 8, c. 8, pag.

347.

dit en Sicile¹; où le roi Hiéron le combla de bienfaits et de distinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ 70 ans*. On grava sur son tombeau, cette épitaphe, qu'il avoit composée lui-même²: « Ci-gît Eschyle, fils d'Euphorion, né dans l'Attique; il mourut dans la fertile contrée de Géla; les Perses et le bois de Marathon attesteront à jamais sa valeur. » Sans doute que dans ce moment, dégoûté de la gloire littéraire, il n'en connut pas de plus brillante que celle des armes. Les Athéniens discernèrent des honneurs à sa mémoire; et l'on a vu plus d'une fois, les auteurs qui se destinent au théâtre, aller faire des libations sur son tombeau, et déclamer leurs ouvrages autour de ce monument funèbre³.

Je me suis étendu sur le mérite de ce poète, parce que ses innovations ont presque toutes été des découvertes, et qu'il étoit plus difficile, avec les modèles qu'il avoit sous les yeux, d'élever la tragédie au point de grandeur où il l'a laissée, que de la conduire après lui à la perfection⁴.

Les progrès de l'art furent extrêmement

1 Plut. in Cim. t. 1, p.

483. Plut. de exil. t. 2, p. 604.

* L'an 456 avant J. C.

(Marm. Oxon. epoch. 60.

3 Vit. Æschil. ap. Stanl.

119.) Corsin. fast. Att. t. 3, pag.

4 Schol. vit. Æschyl.

ap. Robert. p. II.

² Schol. vit. Æschyl.

rapides. Eschyle étoit né quelques années après que Thespis eut donné son Alceste * ; il eut pour contemporains et pour rivaux Chœrilus , Pratinas , Phrynichus , dont il effaça la gloire , et Sophocle , qui balança la sienne.

VIE DE SOPHOCLE.

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes , la 4.^e année de la 70.^e olympiade ¹, vingt-sept ans environ après la naissance d'Eschyle , environ quatorze ans avant celle d'Euripide ².

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine , placé à la tête d'un chœur de jeunes gens , qui faisoient entendre , autour d'un trophée , des chants de victoire , il attira tous les regards par la beauté de sa figure , et tous les suffrages par les sons de sa lyre ³ ; qu'en différentes occasions , on lui confia des emplois importans ⁴ , soit civils , soit militaires ** ; qu'à l'âge de 80

* Thespis donna son Alceste l'an 536 avant J. C. Eschyle naquit l'an 525 avant la même ère ; Sophocle vers l'an 497.

¹ Marm. Oxon. epoch. 57. Corsin. fast. Att. t. 2, p. 49.

² Vit. Sophocl. Schol. Aristoph. in ran. vers. 75.

Marm. Oxon. ibid. ³ Schol. vit. Soph. l. I, c. 17, p. 20.

⁴ Strab. l. I4, pag. 638. Plut. in Pericl. t. I, pag. 156. Cicer. de offic. l. I, c. 40, t. 3, p. 220.

** Il commanda l'armée avec Périclès. Cela ne prouve point qu'il eut des talens

ans ¹, accusé , par un fils ingrat , de n'être plus en état de conduire les affaires de sa maison , il se contenta de lire à l'audience, l'Œdipe à Colone qu'il venoit de terminer ; que les juges indignés lui conservèrent ses droits , et que tous les assistans le conduisirent en triomphe chez lui ² ; qu'il mourut à l'âge de 91 ans ³, après avoir joui d'une gloire dont l'éclat augmente de jour en jour : ces détails honorables ne l'honoreroient pas assez. Mais je dirai que la douceur de son caractère et les grâces de son esprit , lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie ⁴ : qu'il résista sans faste et sans regret , à l'empressement des rois qui cherchoient à l'attirer auprès d'eux ⁵ ; que si , dans l'âge des plaisirs , l'amour l'égara quelquefois ⁶, loin de calomnier la vieillesse , il se félicita de ses pertes , comme un esclave qui n'a plus à supporter les caprices d'un tyran féroce ⁷ ; qu'à la mort d'Euripide,

militaires , mais seulement qu'il fut un des dix généraux qu'on tiroit tous les ans au sort.

¹ Aristot. rhet. l. 3, c. 15, t. 2, p. 601.

² Cicer. de senect. c. 7, t. 3, p. 301. Plut. an. seni. t. 2, p. 785. Val. Max. l. 8, c. 7, extern. n. 12.

³ Diod. Sic. l. 13, p. 22.

Marm. Oxon. epoch. 65.

⁴ Schol. vit. Soph.

⁵ Id. ibid.

⁶ Athen. l. 13, p. 592 et 603.

⁷ Plat. de rep. l. I, t. 2, pag. 329. Plut. non pose, etc. t. 2, p. 1094. Cicer. de senect. c. 14, t. 3, p. 309. Athen. lib. 12, c. 1, p. 510. Strab. serm. 6, p. 78.

son émule, arrivée peu de temps avant la sienne, il parut en habit de deuil, mêla sa douleur avec celle des Athéniens, et ne souffrit pas que dans une pièce qu'il donnoit, ses acteurs eussent des couronnes sur leur tête ¹.

Il s'appliqua d'abord à la poésie lyrique ²; mais son génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuse, et son premier succès l'y fixa pour toujours. Il étoit âgé de 28 ans; il concouroit avec Eschyle, qui étoit en possession du théâtre ³. Après la représentation des pièces, le premier des Archontes qui présidoit aux jeux, ne put tirer au sort les juges qui devoient décerner la couronne; les spectateurs divisés faisoient retentir le théâtre de leurs clameurs; et, comme elles redoublaient à chaque instant, les dix généraux de la république, ayant à leur tête Cimon, parvenu, par ses victoires et ses libéralités, au comble de la gloire et du crédit, montèrent sur le théâtre et s'approchèrent de l'autel de Bacchus, pour y faire, avant de se retirer, les libations accoutumées. Leur présence et la cérémonie dont ils venoient s'acquitter, suspendirent le tumulte, et l'Archonte, les ayant choisis pour nommer le vain-

¹ Thom. Magn. in vit. Euripid.

² Suid. in *Sophocl.*

³ Marm. Oxon. epoch. 57. Corsin. fast. Att. t. 2, p. 48, t. 3, p. 189.

queur, les fit asseoir, après avoir exigé leur serment. La pluralité des suffrages se réunit en faveur de Sophocle ¹; et son concurrent, blessé de cette préférence, se retira quelque temps après en Sicile.

VIE D'EURIPIDE.

Un si beau triomphe devoit assurer pour jamais à Sophocle l'empire de la scène: mais le jeune Euripide en avoit été témoin, et ce souvenir le tourmentoit, lors même qu'il prenoit des leçons d'éloquence sous Prodicus, et de philosophie sous Anaxagore. Aussi le vit-on, à l'âge de 18 ans ², entrer dans la carrière, et pendant une longue suite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agréments dans l'esprit, sa sévérité, pour l'ordinaire, écartoit de son maintien les grâces du sourire, et les couleurs brillantes de la joie ³. Il avoit, ainsi que Périclès, contracté cette habitude d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître ⁴. Les facéties l'indignoient. » Je hais, dit-il dans une de ses pièces, ces hommes inutiles,

¹ Plut. in Cim. t. 1, p. 483.

² Aul. Gell. noct. Att. l. 13, c. 20.

³ Alex. Ætol. ap. Aul.

Gell. *ibid.*

⁴ Plut. in Pericl. t. 1, p. 154. Ælian. var. hist. l. 8, c. 13.

»qui n'ont d'autre mérite que de s'égayer
 »aux dépens des sages qui les méprisent ¹.»
 Il faisoit sur-tout allusion à la licence des
 auteurs de comédies, qui, de leur côté,
 cherchoient à décrier ses mœurs, comme ils
 décrioient celles des philosophes. Pour toute
 réponse, il eût suffi d'observer qu'Euripide
 étoit l'ami de Socrate, qui n'assistoit guère
 aux spectacles, que lorsqu'on donnoit les piè-
 ces de ce poète ².

Il avoit exposé sur la scène des princes-
 ses souillées de crimes, et, à cette occasion,
 il s'étoit déchaîné plus d'une fois contre les
 femmes en général ³; on cherchoit à les sou-
 lever contre lui ⁴: les uns soutenoient qu'il
 les haïssoit ⁵; d'autres, plus éclairés, qu'il
 les aimoit avec passion ⁶. »Il les déteste, di-
 »soit un jour quelqu'un. Oui, répondit So-
 »phocle, mais c'est dans ses tragédies ⁷.»

Diverses raisons l'engagèrent, sur la fin de
 ses jours, à se retirer auprès d'Archélaüs, roi
 de Macédoine: ce prince rassembloit à sa cour
 tous ceux qui se distinguoient dans les let-
 tres et dans les arts. Euripide y trouva Zeu-
 xis et Timothée ⁸, dont le premier avoit fait

¹ Euripid. in Melan. ap.
 Athen. l. 14, p. 613.

² Ælian. var. hist. l. 2,
 c. 13.

³ Euripid. in Melan. ap.
 Barn. t. 2, p. 480.

⁴ Aristoph. in Thesm.
 Barn. in vit. Eurip. n. 19.

⁵ Schol. argum. in Thes-
 moph. p. 472.

⁶ Athen. l. 13, c. 3, p.
 603.

⁷ Hieron. ap. Athen. l.
 13, p. 557. Stob. serm. 6,
 p. 80.

⁸ Ælian. var. hist. lib.

une révolution dans la peinture, et l'autre
 dans la musique; il y trouva le poète Aga-
 thon, son ami ¹, l'un des plus honnêtes hom-
 mes, et des plus aimables de son temps ².
 C'est lui qui disoit à Archélaüs: »Un roi
 »doit se souvenir de trois choses; qu'il gou-
 »verne des hommes, qu'il doit les gouver-
 »ner suivant les lois, qu'il ne les gouverne-
 »ra pas toujours ³.» Euripide ne s'expliquoit
 pas avec moins de liberté: il en avoit le droit,
 puisqu'il ne sollicitoit aucune grâce. Un jour
 même que l'usage permettoit d'offrir au sou-
 verain quelques foibles présens, comme un
 hommage d'attachement et de respect, il ne
 parut pas avec les courtisans et les flatteurs
 empressés à s'acquitter de ce devoir; Arché-
 laüs lui en ayant fait quelques légers repro-
 »ches: »Quand le pauvre donne, répondit
 »Euripide, il demande ⁴.»

Il mourut quelques années après, âgé d'en-
 viron 76 ans ⁵. Les Athéniens envoyèrent des
 députés en Macédoine, pour obtenir que son
 corps fût transporté à Athènes: mais Arché-
 laüs, qui avoit déjà donné des marques pu-
 bliques de sa douleur, rejeta leurs prières, et
 regarda comme un honneur pour ses états, de

14, c. 17. Plut. in apophth.

t. 2, p. 177.

¹ Ælian. ibid. lib. 2,

c. 21.

² Aristoph. in ran. v.

84.

³ Stob. serm. 44, pag.

308.

⁴ Euripid. in Archel.

ap. Barn. t. 2, pag. 456, v.

11.

⁵ Marm. Oxon. epoch.

64.

conservé les restes d'un grand homme : il lui fit élever un tombeau magnifique , près de la capitale , sur les bords d'un ruisseau dont l'eau est si excellente , qu'elle invite le voyageur à s'arrêter ¹ , et à contempler en conséquence le monument exposé à ses yeux. En même temps les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée ² ; ils prononcent son nom avec respect , quelquefois avec transport. A Salamine , lieu de sa naissance , on s'empressa de me conduire à une grotte où l'on prétend qu'il avoit composé la plupart de ses pièces ³ ; c'est ainsi qu'au bourg de Colone , les habitans m'ont montré plus d'une fois la maison où Sophocle avoit passé une partie de sa vie ⁴.

Athènes perdit presque en même temps deux célèbres poètes. A peine avoient-ils les yeux fermés , qu'Aristophane , dans une pièce jouée avec succès ⁵ , supposa que Bacchus , dégoûté des mauvaises tragédies qu'on représentoit dans ses fêtes , étoit descendu aux enfers , pour en ramener Euripide , et qu'en arrivant il avoit trouvé la cour de Pluton

¹ Plin. l. 31, c. 2, t. 2, p. 550. Vitruv. lib. 8. c. 3, p. 163. Plut. in Lyc. t. 1, p. 59. Antholog. Græc. p. 273. Suid. in Euripid.

² Pausan. l. 1, c. 2, p. 6. Thom. Mag. vit. Eurip.

³ Philoch. ap. Aul. Gell. l. 15, c. 20.

⁴ Cicer. de fin. l. 5, c. 1, t. 2, p. 197.

⁵ Argum. Aristoph. in ran. p. 115 et 116.

remplie de dissensions. La cause en étoit honorable à la poésie. Auprès du trône de ce dieu , s'en élèvent plusieurs autres , sur lesquels sont assis les premiers des poètes , dans les genres nobles et relevés ¹ ; mais qu'ils sont obligés de céder , quand il paroît des hommes d'un talent supérieur. Eschyle occupoit celui de la tragédie. Euripide veut s'en emparer ; on va discuter leurs titres ; le dernier est soutenu par un grand nombre de gens grossiers et sans goût , qu'ont séduits les faux ornemens de son éloquence. Sophocle s'est déclaré pour Eschyle : prêt à le reconnoître pour son maître , s'il est vainqueur , et s'il est vaincu , à disputer la couronne à Euripide. Cependant les concurrens en viennent aux mains. L'un et l'autre , armé des traits de la satire , relève le mérite de ses pièces , et déprime celles de son rival. Bacchus doit prononcer : il est longtemps irrésolu ; mais enfin il se déclare pour Eschyle , qui , avant de sortir des enfers , demande instamment que , pendant son absence , Sophocle occupe sa place ².

Malgré les préventions et la haine d'Aristophane contre Euripide , sa décision , en assignant le premier rang à Eschyle , le second à Sophocle , et le troisième à Euripide , étoit alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens. Sans l'approuver , sans

¹ Aristoph. in ran. v. ² Id. ibid. v. 1563. 773.